GENÈVE

XXXVII - Année N° 990 - 15 JANVIER 1938

LE RÉVEIL anarchiste

Suspendre tout envoi d'argent à notre adresse de la Suisse ou de l'étranger par mandats ou chèques postaux

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Rue des Savoises, 6
GENÈVE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS

Le numéro : 15 centimes

SUISSE ET UNION POSTALE
Abonnement : Une année, fr. 5.-
Six mois, fr. 2,50

Notre compte de chèques postaux bloqué

Nous avons reçu l'étrange lettre suivante:

Journal *Le Réveil*,
Rue des Savoises, 6,
Genève.

Genève, 4 janvier 1938.

Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous informer que par arrêté des 14/26 août 1936, le Conseil fédéral a décrété que les hostilités en Espagne ne doivent être soutenues ou favorisées d'aucune manière sur territoire suisse; seules les collectes faites aux fins de bienfaisance ne donnent pas lieu à contestation de la part des autorités fédérales. Toutefois et afin d'avoir la certitude que les fonds ainsi recueillis serviront réellement au but auquel ils sont destinés et de traiter tous les usagers de la poste sur un pied d'égalité, il a été décidé que ces fonds, qui parviennent aux intéressés par l'intermédiaire de leur compte de chèques postaux, seront bloqués jusqu'à ce qu'une entente soit intervenue entre le titulaire du compte de chèques, le Ministère public fédéral et notre administration.

Nous vous informons que vu l'appel que vous avez lancé en faveur des combattants volontaires libertaires en Espagne dans le numéro 986 du « Réveil anarchiste » du 29 novembre 1937 et en application de ce qui précède, tous montants versés à votre compte de chèques postaux No I.4662 resteront bloqués jusqu'à nouvel avis.

En conséquence, nous vous prions de bien vouloir nous renseigner, de façon détaillée et le plus tôt possible, sur la destination des versements en question, ceci à l'intention de la Direction générale des postes à Berne et afin qu'une décision puisse être prise au sujet des dits versements.

Nous ajoutons que l'Oeuvre suisse d'entr'aide ouvrière, Hönggerstrasse 80, à Zurich, a déjà été en pourparlers avec les autorités fédérales au sujet de sa collecte de bienfaisance en faveur du parti gouvernemental espagnol; pour autant qu'il s'agit d'une collecte de bienfaisance dont le produit est destiné à être remis à ce parti, le plus simple serait donc de verser votre propre collecte au compte de chèques postaux de l'Oeuvre précitée, No VIII.24359 (Schweizer Arbeiterhilfswerk Geschäftsstelle, Zurich), ce qui répondrait au désir des donateurs quant à l'emploi de leurs dons.

Dans l'attente des renseignements demandés, nous vous présentons, Messieurs, nos salutations distinguées.

La Direction des postes:
MAIRE.

—o—

Ainsi, avant toute explication, nous sommes frappés, sans qu'aucun fait précis soit établi à notre égard. Nous savons, d'ailleurs, qu'il ne servirait à rien de protester. Le public demeure indifférent et laisse faire, soit par insouciance, soit qu'il n'entrevoit pas le danger résultant de telles pratiques, soit qu'il appartienne à cette partie de la population invoquant des restrictions aux droits et libertés des citoyens.

Nous nous garderons bien d'essayer de raisonner avec les autorités fédérales; l'exercice du pouvoir d'Etat pousse normalement à se servir de la force plus que du raisonnement, et comme nous ne sommes pas les plus forts, d'avance nous savons avoir tort.

Toutefois, nous croyons utile de donner quelques explications aux camarades et lecteurs et souligner pour eux quelques faits du passé et du présent.

Leur neutralité.

Nos autorités prétendent agir en raison d'une soi-disant neutralité. En réalité, il n'y a pas deux Etats en présence pour en parler, mais un seul Etat ravagé par des troubles intérieurs, qui n'ont pris l'ampleur que chacun sait que grâce à l'intervention avouée et exaltée de l'Allemagne et de l'Italie. M. Chapuisat qui parle de nos « insinuations » contre Hitler et Mussolini, voudra bien remarquer que nous nous en sommes tenus à ce que ces deux messieurs ont affirmé eux-mêmes sur leur intervention et à ce qu'une bonne centaine de documents officiels soumis à la Société des Nations, ont irréfutablement prouvé. Et nous ne parlons pas de tout ce que la presse dirigée d'Allemagne et d'Italie a aussi ouvertement reconnu.

Que la Suisse aussi ne soit d'ailleurs pas neutre est prouvé par toute sa presse bourgeoise et gouvernementale, qui attaque violemment jour après jour la République espagnole, sans que la Commission de la presse juge nécessaire de la rappeler à l'ordre. Les journalistes suisses ne pourraient tenir un langage plus virulent si la Confédération était en état de guerre contre l'Espagne. Les autorités fédérales prétendent nous soupçonner d'aider les hostilités en Espagne, mais combien nous serions fondés à avoir un tel soupçon contre elles, qui disposent d'influences et de moyens infiniment supérieurs aux nôtres! Franchement, après avoir lu, par exemple, la presse de Mgr Bernardini et de M. Motta, peut-on imaginer que tout le monde noir ne traduise pas en une aide effective toute son admiration pour Franco, ses Musulmans et ses chemises noires bénis par les hauts dignitaires de l'Eglise?

Les symapthies de la Suisse officielle vont aux généraux traîtres, parjures et livrant leur pays à l'invasion étrangère, nul doute n'est possible à cet égard.

Sommes-nous neutres?

Non, nous ne le sommes pas, et regrettons vivement d'être dans l'impossibilité absolue de faire œuvre autre que celle de Croix-Rouge à l'égard de nos frères d'Espagne. Et puisque nous parlons de Croix-Rouge, pourquoi celle-ci n'a-t-elle pas organisé un service de livraison de colis de vivres aux combattants des deux parties, comme on veut bien les qualifier? Nous rappelons qu'au cours de la grande guerre ce service, pour Genève, fonctionnait au Musée Rath, et nous-mêmes y avons eu recours. A remarquer qu'il était loisible de faire des envois, pour lesquels on versait 5 ou 10 francs, à des volontaires, déserteurs de l'armée suisse, qui auraient dû se trouver à la garde des frontières helvétiques.

Bien entendu, à ce moment-là, il n'aurait pas fallu parler à notre bourgeoisie d'interdiction d'exportation d'armes. Elle a gagné à ce commerce, particulièreemnt lucratif, des milliards.

Tout cela se conciliait parfaitement avec la neutralité suisse la plus stricte. Pourquoi n'en est-il plus ainsi? A remarquer que le commerce d'armes n'étant pas interdit avec l'Italie, à travers celle-ci Franco peut toujours être abondamment pourvu d'armes, marque arbalète! Quelle garantie avons-nous qu'il n'en est pas ainsi?

Rappelons encore qu'au moment des sanctions contre l'Italie, une cueillette officielle d'or a été faite dans toute la Suisse, sous la direction de la Légation et des consulats italiens *pour les besoins de la guerre*, et la neutralité suisse non seulement l'a permise, mais nos plus fougueux patriotes et nationalistes y ont participé.

Contre la République espagnole, dûment reconnue par la Confédération helvétique et membre de la S. d. N., le Conseil fédéral a appliqué une conception nouvelle de la neutralité qui ressemble à plus d'un égard à une véritable hostilité, surtout après la déclaration de M .Motta que la Suisse ne saurait plus appliquer aucune sanction en vertu précisément de sa neutralité. Quelle odieuse comédie!

Henri Fazy a été particulièrement loué pour s'être élevé au Conseil national contre la violation de la Belgique, mais aujourd'hui la Suisse s'empresse de s'incliner devant tous les violateurs fascistes de traités. Elle leur reconnait ainsi à l'avenir le droit de violer d'identiques traités qui garantissent son existence.

L'acte d'accusation.

S'engager volontairement, se montrer prêt à donner sa vie pour sa propre cause est un acte qui honore celui qui l'accomplit, car il prouve sa sincérité entière et son dévouement total. Il y a là un de ces délits politiques, qui, dans un avenir plus ou moins proche, constituent un titre de gloire pour le délinquant. Rappelons que nos nationalistes ont trouvé le moyen de nous faire l'apologie des mercenaires qui allaient combattre pour n'importe qui et n'importe quoi, moyennant finance. Le seul fait de donner sa vie, tout en demeurant fidèle même à une mauvaise cause, a été exalté et rappelé par des monuments.

Or, on veut faire des volontaires républicains de véritables « damnés de la terre ». C'est un délit que de les avoir connus, reçus chez soi, de s'être entretenus avec. Correspondre avec eux, aider leurs ascendants, descendants ou conjoints n'est pas moins coupables. Il faut désormais les considérer hors de l'humanité. A preuve le seul fait précis qui est invoqué contre nous, un appel paru non pas dans notre numéro 986 du 29 novembre 1937, qui n'en contient aucun, mais dans le numéro 988 du 18 décembre 1937. Le voici traduit fidèlement:

Section Volontaires Libertaires Italiens en Espagne

Avec l'approbation générale, la Section Volontaires libertaires italiens en Espagne a été définitivement constituée et se compose de la majorité de nos camarades, présents dans les différents secteurs de la guerre qui se combat en Espagne. La Section veut être la continuatrice idéale de ce que fut l'esprit animateur du premier Groupe Italien et du Bataillon Italien qui en est suivi.

Elle veut être une affirmation et partant une valorisation de la présence persistante du volontariat libertaire italien.

Elle constitue une section du mouvement anarchiste universel, et tire son origine de l'affinité spontanée actuelle entre camarades qui partagent les mêmes risques, souffrances et satisfactions inhérents à la guerre guerroyée; qui sentent que dans une telle guerre, par un ensemble de circonstances l'avenir de l'ascension libertaire et humaine du monde est en grande partie en jeu, et en déduisent pour eux le besoin de ne pas y rester étrangers, surtout en présence de l'isolement total des camarades espagnols auxquels, malgré tout, ils veulent continuer à apporter leur solidarité, tragiquement menacés comme ils sont, et plus encore qu'à eux à la cause humaine liée au sort de l'Espagne révolutionnaire.

Elle constitue un foyer spirituel entre ses membres pour l'échange d'idées, de nouvelles, etc., et se maintient le plus possible en contact avec l'ensemble de notre mouvement.

Pour ce qui concerne l'avenir, elle s'abstient de tout pronostic.

Elle déclare ne pas accepter, et partant ne pas vouloir commencer aucune polémique avec qui que ce soit, se bornant à faire relever que la Section est inconditionnellement autonome de toute institution ou Comité pour ce qui concerne sa vie intérieure, son assistance, etc., les combattants étant restés toujours isolés jusqu'ici, bien que d'autres aient prétendu les protéger ou les assister *(isolati son rimasti finora i combattenti, benchè altri abbia preteso di tutelarli o di assisterli)*.

Elle s'efforcera de donner le plus possible signe de vie, en communiquant à nos journaux les faits de notre expérience, nos vues générales, etc.

La Section maintiendra des rapports fraternels avec les camarades qui, tout en n'étant plus sur la ligne de feu, ou n'y ayant jamais été, en partagent l'esprit animateur.

Pour tout ce qui concerne la liaison et les rapports avec les camarades à l'étranger, elle donne mandat exclusivement au camarade Ruozi Giuseppe (Tranquillo).

Frente Tardienta-Huesca, 25-XI-37.

Pour la Section: *Consiglio Umberto.*

Ainsi le seul document qui est invoqué contre nous contient l'affirmation que les combattants n'ont jamais reçu de secours de l'étranger et n'en demandent pas pour l'avenir non plus. Ils réclament des lettres, des journaux, des nouvelles, soit de rester en communion d'idées avec leurs frères du monde entier. Or les autorités fédérales y voient une participation aux hostilités contre l'homme de leur cœur, Franco, rien moins! Il faudra alors interdire toute communication avec la République espagnole, coupable du plus grand des crimes, qui n'est même plus celui de faire une révolution, mais de se défendre contre une invasion étrangère.

Persécutés partout!

Ce que l'on connaît moins, c'est que les anarchistes étrangers sont désormais considérés comme des indésirables en Espagne, et comme tels emprisonnés et expulsés. D'aucuns nous reprochent de le dire, nous accusant même pour cela de défaitisme. Comme si l'ennemi n'en était pas mieux renseigné que tout le monde!

Or, la Section volontaires libertaires italiens est déjà dissoute, comme nous l'apprend la nouvelle lettre suivante:

A la suite de nouveaux faits, qui rentrent dans le cadre du drame de la situation espagnole, la Section, qui venait à peine de paraître publiquement, a subi des coups qui rendent impossible sa continuation.

En outre, en conséquence d'autres trouvailles concernant la structure de l'armée, le groupe initiateur de la Section et d'autres camarades, ont senti le besoin de se démettre, ne pouvant supporter davantage certaines « réalités ».

Restent toutefois au front quelques camarades auxquels nous devons continuer notre estime et notre aide.

D'ailleurs, le dualisme dénoncé par nous plusieurs fois s'est quelque peu émoussé et notre famille respire un air de plus sereine entente et de sérieux propos.

Il est entendu que la Section dissoute, l'aide aux combattants restants devra être fournie par le Comité unique, dont éventuellement pourra faire partie un camarade ayant cette fonction spécifique.

Barcelone, 26 décembre 1937.

Pour le Groupe initiateur:
Consiglio Umberto.

Cette lettre, passée par la censure, ne nous est parvenue que le 6 janvier. Elle laisse deviner que la persécution contre les nôtres s'est encore aggravée, à tel point que Consiglio qui en plusieurs articles avait insisté sur la nécessité de rester dans les rangs a cru ne pouvoir plus le faire lui-même.

C'est ainsi que du côté républicain, le retrait des volontaires s'est déjà réalisé sur une grande échelle, alors que le Comité de non-intervention en est toujours à des renvois oiseux. Du bataillon italien sur le front d'Aragon, il ne reste plus qu'une trentaine ou une quarantaine d'hommes.

Traitement égal.

Personne n'a jamais entendu dire ni lu quelque part que le Conseil fédéral a obligé les amis de Franco à avoir un compte de chèques unique, auquel verser leurs souscription, et pourtant il doit en avoir été faites et d'un montant autrement important que le nôtre. Ce serait en réalité ne pas connaître et même insulter nos fascistes que de penser qu'ils se sont bornés à avoir des mots de sympathie. Ceux qui avaient donné de l'or pour la guerre à l'Ethiopie en ont évidemment donné aussi pour la guerre à l'Espagne, et ils peuvent le faire aisément en aidant l'Italie, qui de son propre aveu a fourni à Franco la plus forte armée *nationaliste* et le plus formidable matériel de guerre.

M. Chapuisat ne prétendra pas une fois de plus que c'est là une insinuation, puisque la presse italienne même en a largement parlé.

En bloquant notre compte de chèques, ce n'est donc pas qu'on veut « traiter tous les usagers de la poste sur un pied d'égalité ». C'est, au contraire, une mesure arbitraire appliquée aux communistes et à nous; aux communistes à la suite de dénonciations suspectes; à nous sans besoin d'aucune dénonciation, pour le simple motif que personne ne saurait à quel titre nous dénoncer.

Nous sommes donc traités en suspects, non en égaux.

Première demande.

Il nous est demandé de renseigner de façon détaillée sur la destination des versements qui nous sont faits en faveur des victimes de la guerre d'Espagne.

Nous pensons que la solidarité et l'entr'aide doivent s'exercer avec le plus de discrétion possible. Depuis quarante ans nous avons eu l'occasion de secourir nombre de camarades et de victimes, sans qu'aucune autorité ait cru nous en demander compte.

Nous pourrions à la rigueur, quoique bien à contre-cœur, donner un compte rendu de nos dépenses, comme nous le faisons de nos recettes à un vérificateur. C'est le procédé même des autorités fédérales qui nous l'interdit absolument.

En effet, nos réunions sont plantonnees, tout nouveau venu est suivi et interrogé; les camarades dont nous avons publié les noms comme détenteurs de listes de souscription ont été mandés à la police; une camarade ayant versé un secours à une femme âgée de 82 ans s'est vue citer avec son mari devant le juge d'instruction militaire; un jeune pasteur protestant genevois, qui avait demandé à connaître notre milieu, s'est vu cueillir dans la rue et sa famille était ensuite avisée de le mettre en garde contre les mauvaises fréquentations. Nous pourrions multiplier les cas; contentons-nous de dire que toute personne en rapports avec nous devient par cela même suspecte et fait l'objet d'une enquête policière ou judiciaire. Dans de telles conditions chacun reconnaîtra que nous sommes tenus à la discrétion la plus rigoureuse. On sait qu'une personne signalée même à tort une première fois à la police, reconnue innocente, n'en est pas moins surveillée par la suite. Et puis personne, même les conservateurs les plus fieffés, n'aiment guère avoir affaire avec la gent policière, indicateurs à part bien entendu.

Nous trahirions la confiance que des tiers ont en nous en livrant leurs noms; l'honnêteté la plus élémentaire nous oblige à ne pas le faire.

Deuxième demande.

Nous sommes invités à verser notre collecte au compte de chèques de l'Oeuvre suisse d'entr'aide ouvrière, à Zurich, « ce qui répondrait au désir des donateurs quant à l'emploi de leurs dons ».

Nous avons la plus grande sympathie et considération pour cette œuvre et nous n'entendons pas en critiquer le moins du monde l'action bienfaisante. Cette action toutefois est « en faveur du parti gouvernemental espagnol », dont nos camarades ne font guère partie. Forcément unis au parti gouvernemental dans une lutte à mort contre le fascisme, ils se trouvent malheureusement divisés pour tout le reste. C'est par centaines que nos camarades ont été emprisonnés et, comme nous l'avons déjà dit, plusieurs anarchistes étrangers ont été expulsés d'Espagne, sans papiers, ce qui les fait infailliblement tomber aux mains de la police française. Nous avons donc une besogne nettement différente de secours de celle de l'Oeuvre précitée.

Nos camarades espagnols, avec une véritable grandeur d'âme, doivent faire taire tous leurs ressentiments et s'incliner devant les pires offenses et persécutions, mais nous à l'étranger ne pouvons accepter une coalition avec ceux qui s'attaquent particulièrement à nos idées, hommes et institutions. Sans gêner en rien leur œuvre, nous entendons en accomplir une bien à nous que les circonstances malheureusement nous imposent.

Hors de l'humanité.

Nous le répétons. Nos autorités fédérales prétendent mettre les volontaires « gouvernementaux » et leurs familles en dehors de l'humanité.

Admettons au rebours du bon sens que ces maudits volontaires soient des criminels, mais en somme depuis quand est-il défendu de secourir des emprisonnés, des condamnés et leurs familles aussi? N'y a-t-il pas des œuvres pour les forçats, pour les prisonniers, pour les détenus libérés et pour les enfants qui se trouveraient plongés dans la misère? Est-ce défendu de s'intéresser même à un condamné à mort?

Depuis que le fascisme sévit dans le monde, la foi publique est piétinée et la foi mentie triomphe. En serions-nous arrivés à un tel degré d'ignominie que l'entr'aide et la solidarité puissent être considérées comme des délits? Défense de recruter, d'armer et de s'engager, fort bien, mais les hommes qui passent outre à ces défenses ne cessent pa d'être des hommes, dont père, mère, fils, parents, amis devraient s'isoler à jamais comme s'ils avaient commis le plus inexpiable des crimes. Une mère devient-elle coupable si elle envoie à son fils sur le front républicain quelques gâteries? Faut-il renier des amis de vingt, trente ans, faut-il les abandonner dans le besoin de manière à les forcer à voler? Certains moralistes qui ont plein la bouche de la famille pensent-ils qu'on doit en abandonner un membre même considéré faut[illegible] ou n'est-ce pas le cas plus que jamais de lui témoigner de l'affection?

Car, enfin, personne ne peut nous accuser ni d'avoir recruté, ni d'avoir acheté des armes. Reste donc le fait des secours accordés. Le Conseil fédéral a-t-il décrété aussi dans son arrêté des 14-26 août 1936 la suspension de l'exercice de la solidarité? N'a-t-il pas voté quelques fonds pour sa Croix-Rouge officielle? Eh bien, nous en avons récoltés et employés pour la nôtre privée.

C'est tout. Nous ne sommes donc pas sortis du plus indéniable des droits et devoirs humains.

Conclusion.

Nous invitons tous nos camarades, amis et lecteurs à ne plus rien nous envoyer par mandat ou par chèque postal I.4662.

Sous prétexte de nous bloquer le fonds d'aide aux Espagnols, c'est en réalité les fonds et les envois au journal qui se trouvent bloqués. Nous en assurerons quand même la parution régulière, dans l'espoir peut-être naïf qu'on ne finira pas par commettre une exaction à notre égard.

Nous renseignerons par la suite nos correspondants sur la manière de nous faire parvenir des fonds.

Rien ne peut être prouvé contre nous; c'est pourquoi nous attendons en toute sérénité la suite des événements. La mentalité fasciste a fait depuis quelque temps des progrès effrayants, aussi tout est à craindre. Il ne servirait à rien de chercher des accommodements surtout en opposition nette avec la volonté de nos souscripteurs. Il faut être éventuellement prêts à envisager d'autres moyens de propagande. Surtout ne nous frappons pas, ailleurs on doit soutenir une lutte autrement plus dure que la nôtre. Nous espérons fermement publier en mai prochain le millième numéro de notre *Réveil anarchiste*. En avant!

Louis BERTONI.

Pour la révolution

Dans Giustizia e Libertà, *nous trouvons reproduite une lettre du 24 juillet 1856, de Francesco De Sanctis, écrivain italien de grande valeur, sur la révolution espagnole de ce temps-là. On y lit:*

Permets-moi, cher Camille, de ne pas souscrire à l'anathème que tu lances à la race espagnole et presque à toute la race latine. Tu rêves ordre et liberté, et tu sais bien que cela n'est possible qu'après la révolution et qu'après soixante ans de luttes nous sommes encore en révolution. Mille Napoléon ne suffisent pas à fermer l'ère de la révolution. Ce que nous devons appeler maintenant, c'est une vaillance désespérée, un entier mépris de la mort: un peuple qui se bat comme les Espagnols est déjà libre.

Quelle différence entre l'homme du peuple qui meurt en héros, et ces prétendus directeurs et chefs, qui avec tous leurs calculs et leurs balances ruinent toujours notre cause! Prends Espartero et Pucheta. Le premier veut et n'ose pas montrer qu'il veut; il reste enfermé, alors que je suis certain que s'il était sorti dans la rue son nom aurait suffi à rendre hésitants les soldats, ou tout au moins quelques régiments; et peut-être une si grande effusion de sang aurait-elle été évitée. Pucheta se bat comme un lion dans les journées de juillet, et victorieux, il méprise charges et honneurs, et revient à son premier métier, pour reprendre ensuite les armes et mourir, lui et sa famille, en défendant la liberté.

Les gardes nationaux ont combattu avec hésitation, empêchés par mille scrupules légaux; ils voulaient en même temps faire la révolution et ne pas être traités de révolutionnaires; il en était de même des Cortès et du général Infante. Qu'en est-il résulté? Dispersés, dissous, désarmés, emprisonnés et fusillés; les compagnies des *ligeros*, au contaire, qui se sont jetés dans le mouvement sans regarder en arrière, seules ont tenu en échec toute une journée l'armée et se sont fait tuer tous (comme les Lombards et Manara à Rome) sans céder du terrain.

Pareille bravoure a-t-elle été inutile? Je ne sais ce que le destin réserve à l'Espagne et si Barcelone et Saragosse seront plus heureuses. Mais ce spectacle a pour moi quelque chose de consolant et accroît l'estime que j'ai pour les peuples qui ont encore tant de vitalité. Espartero est tombé car il ne se fiait pas assez au peuple, et peut-être par une crainte secrète d'aller plus loin qu'il ne le voulait.

Plus d'une des remarques ci-dessus cadre avec les hommes et la situation d'aujourd'hui en Espagne. Mais ce qu'il faut souligner c'est que De Sanctis croit surtout au peuple pour faire œuvre d'affranchissement.

„Courage" fasciste

Il y a quelques jours, un journal thurgovien, *Der Landbote*, a fait beaucoup de peine à notre cher ministre des affaires étrangères, *signor Motta, il grande amico e ammiratore del Duce*. Je n'ai pas lu l'article en question, mais de ce qu'on a pu en savoir par la presse, on n'y tressait pas au fascisme italien les couronnes qui plaisent à notre Conseil fédéral.

Cependant si le peu que l'on en a dit est exact, il faut convenir que dans l'article du *Landbote*, il s'est glissé une erreur d'adjectif. C'est un lapsus qui peut arriver à tout écrivain. Pour que la critique de ce journal fût juste et irréprochable, il eût fallu qu'elle s'adressât non aux « Italiens », mais aux « fascistes mussoliniens ». Car ces derniers ont fourni une illustration au mot « courage » qui est à la fois hardie et décisive.

Et c'est proprement Mussolini qui en a donné l'exemple. Rappelez-vous la marche sur Rome en 1922. On peut dire que la partie était gagnée d'avance. Les gros et moyens capitalistes, les chefs patronaux et tout particulièrement ceux de l'industrie lourde avaient déjà fait savoir au futur grand chef qu'il pouvait compter sur leur appui. Du côté du Vatican, on était sans inquiétude, car pour parvenir plus facilement au pouvoir, l'ancien conférencier de l'athéisme avait déjà commencé ses reniements. Bref, toute la classe dominante voyait avec faveur celui dont elle se ferait un instrument pour écraser le socialisme.

Il restait cependant un personnage influent qui ne s'était pas encore ouvertement déclaré, c'était le roi même d'Italie, Vittorio Emmanuele III. Avec les atouts que Mussolini et la réaction avaient déjà dans leur jeu, il n'y avait pas à craindre un obstacle du côté de la royauté. Et de fait, les trains qui du nord de l'Italie amenèrent 40,000 chemises noires à Rome furent protégés par la police et les carabiniers sur tout le parcours. Ce fut une belle partie de plaisir.

Alors Mussolini?

Quoi Mussolini? Croyez-vous qu'un si grand capitaine ait manqué de la claire vision du « devoir » que les circonstances lui dictaient? Sans doute les Alexandre, les Annibal, les Scipion, les César, les Octave, les Julien, les Charlemagne, les Henri IV, les Bonaparte, pour nous borner à ces noms rameux, marchèrent à la tête de leurs troupes et en partagèrent les périls. Quelle imprudence et quelle folle témérité! *Alea jacta est*, s'écria Jules-César en franchissant le Rubicon. Oui, c'est très bien, c'est beau, c'est grand, formidable, sublime! Tout ce que vous voudrez! Mais si ça avait mal tourné!

Non, avec Mussolini, il n'y aura pas de mauvaise surprise. Il ne s'avancera qu'à coup sûr. Il sait qu'il n'a que quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de réussir. Cet homme prévoyant et courageux saura conjurer la centième. Tandis que les 40,000 chemises noires opèrent la glorieuse, mais surtout l'agréable marche sur Rome, lui, le condottière impavide reste à Milan, pour voir, de là, comment les choses tourneront. Et quand on lui télégraphie que le roi s'est déclaré pour lui, il n'écoute plus que son courage: le lendemain, il arrive lui-même dans la ville éternelle. Un immense cortège se forme qui parcourt les grandes artères. On prend des photographies du triomphateur en marche. Ces photographies, conservées avec soin, montreront aux générations à venir l'allure glorieuse qu'a su prendre le *Duce* à l'heure où tout péril était écarté.

Un si noble exemple ne pouvait manquer de porter ses fruits. Cependant, pour rendre hommage à la pure vérité, il faut avouer que le nouveau maître de l'Italie a manqué deux fois de cette prudence personnelle qui fait précisément sa grandeur. Ce fut d'abord lorsqu'il s'oublia à se montrer à nouveau dans un cortège alors que de chaque côté du parcours il n'était pas encore protégé par six ou dix rangs de miliciens fascistes. Une Anglaise, nommée Gibson, lui tira un mauvais coup de pistolet et le manqua. Grande émotion! D'accord avec le gouvernement de Sa Majesté, on la fit passer pour folle et elle fut rapatriée en Angleterre.

Une autre fois, un jeune homme, dont j'ai oublié le nom, réussit à tromper la vigilance des policiers et tira aussi sur Mussolini sans l'atteindre. Au comble d'une agitation bien compréhensible, le grand héros désigna lui-même l'agresseur à ses séides, et le jeune homme tomba bientôt frappé d'une trentaine de coups de poignards.

Après ce dernier accident, le *Duce* sut organiser sa défense comme il convenait, et il eut le bon esprit de ne plus du tout s'exposer. Lorsque sont organisées minutieusement des manifestations spontanées de ceux qui sont chargés de crier *Duce! Duce! Duce!* à n'en pas finir, plus rien n'est laissé au hasard. C'est à cela qu'on reconnaît le vrai « courage ».

D'ailleurs, il l'a dit lui-même à un grand conseil fasciste où il fit voter l'institution du Tribunal spécial qui devait condamner à des dix, vingt et trente ans tous ceux qui manifestaient contre le régime. Il s'est alors écrié: *Ho coraggio!* Et puisqu'il l'a dit, il faut bien le croire.

Il y eut bien l'épisode Matteotti. Là, il faut reconnaître qu'il eut pendant plusieurs jours quelque trouble. Qui n'en a pas eu dans sa vie? Mais la Providence veillait sur celui qu'elle avait envoyé pour sauver l'Eglise. Les assassins du malheureux député socialiste ne furent pas trop inquiétés, les antifascistes manquèrent de décision et le grand Mussolini redevint le maître.

Faut-il parler des « expéditions punitives » où, à vingt contre un, les fascistes venaient assaillir à coups de bâton tous ceux qui avaient maugréé. C'est ainsi que fut maltraité le pauvre Amendola, du *Corriere della Sera*, journal qui n'était alors qu'honnêtement libéral. Maltraité à un tel point qu'il en devait succomber peu après. Et combien d'autres ont subi le même sort.

Et l'huile de ricin? Vous trouvez que ce n'est pas la preuve la plus évidente du respect de la personne humaine, instauré par le fascisme mussolinien? Vous êtes bien difficiles!

Arrivons en 1935. Vous dites que Mussolini n'a pas inscrit une page d'impérissable gloire dans l'histoire de l'Italie *fasciste*, par l'écrasement du peuple abyssin? Que vous faut-il donc? Est-ce pour rien qu'on a construit des armements formidables, canons, mitrailleuses, tanks, avions? Vous dites que c'est une ....té sans nom que d'avoir déployé un tel appareil contre un peuple pacifique et dont les guerriers ne disposaient que de vieux fusils? Et les bombes incendiaires, et les massacres de femmes, enfants et vieillards à l'ypérite, vous osez soutenir qu'il n'y a pas là matière à la plus pure des gloires? En vérité, votre obstination est bien surprenante.

Parlerai-je maintenant des 100,000 « volontaires » italiens qui furent envoyés grossir les rangs du général Franco? C'est avec quelque hésitation que j'en dirai quelque chose. C'est que, n'est-ce pas, mes chers amis, vous savez que la Fortune est femme et par suite capricieuse. Il y eut une erreur géographique commise par les fascistes italiens commandés par le général Bergonzoli à la Guadalajara. Cette erreur est bien excusable cependant, puisqu'on avait fait croire aux « volontaires » mussoliniens qu'on les avait envoyés en Ethiopie. Alors conscients de leur bravoure et de leur force, ils purent effectuer une descente redoutable avec leurs tanks, leurs canons et leurs avions dans le dit secteur. Hélas! c'est tout autre chose de se battre contre des Espagnols républicains que de le faire contre de pauvres Abyssins fort mal armés. Sur ce nouveau front, les fascistes italiens avaient affaire à des gaillards qui pour n'être pas munis aussi formidablement que leurs adversaires, possédaient quaand même eux aussi quelques tanks, quelques canons et des mitrailleuses. Alors, mes amis, vous comprenez que ce n'est plus de jeu. Le lendemain de leur avance, les troupes mussoliniennes, qui la veille avaient reçu de leur *Duce* bien aimé, alors en Lybie, un télégramme qui devait les galvaniser pour une grande victoire, les dites troupes, dis-je, reçurent une vilaine raclée. Elles laissèrent bien des plumes sur le champ de bataille, mais elles montrèrent quand même sur leurs adversaires une indéniable supériorité. Alors que les gouvernementaux les poursuivaient, les valeureux fascistes abandonnant leurs armes purent, pour la plus grande partie, s'enfuir et faire preuve qu'ils avaient bon souffle et bonnes jambes. Les républicains ne purent les rattraper.

Je m'arrête ici, j'en ai bien assez dit.

L. GABEREL.

Ce sont des lignes qui pourraient aussi faire réfléchir certains faux sages qui dans tout conflit trouvent toujours que les uns sont aussi bien à blâmer que les autres. Or, notre regretté camarade Berneri disait avec raison que Pilate est plus haïssable que Judas.

✶ Récemment est mort Frank Kellogg, qui a associé son nom à celui d'Aristide Briand pour le pacte dont voici les deux premiers articles:

Article premier. — Les hautes parties contractantes déclarent solennellement, au nom de leurs peuples respectifs, qu'elles condamnent le recours à la guerre pour le règlement des différends internationaux et y renoncent en tant qu'instrument de politique nationale dans leurs relations mutuelles.

Art. 2. — Les hautes parties contractantes reconnaissent que le règlement ou la solution de tous les différends ou conflits, de quelque nature ou de quelque origine qu'ils puissent être, qui pourront surgir entre elles, ne devra jamais être recherché que par des moyens pacifiques.

Et parmi les signataires de ce pacte, on trouve l'Allemagne, l'Italie et le Japon, les trois puissances qui ne font et n'ont que la guerre comme but. Elle est belle, la moralité des totalitaires et de leurs soutiens de partout, les « valeurs spirituelles »!

PRESSE ESPAGNOLE

Une réplique de plus.

Ce n'est pas d'aujourd'hui. La presse marxiste, dans sa phobie des organisations syndicales, s'attaque à elles aussi bien lorsqu'il s'agit de problèmes économiques que politiques. Pour les messieurs qui rédigent *El Socialista*, les syndicats et les collectivités n'ont rien fait, ou s'ils ont fait quelque chose, ce fut pour le pire et pour le plus grand dommage de la révolution. *C.N.T.* a déjà répondu à de telles affirmations gratuites, toutefois il nous faut insister aussi.

Si cela était vrai, il n'y aurait qu'à procéder avec une dureté implacable et frapper les responsables qui sur les fronts des syndicats et des collectivités ont failli provoquer la banqueroute de ce qu'il nous faut racheter avec tant de sang. Mais, si en dépit d'innombrables obstacles, nous réalisons une magnifique œuvre de production au profit de l'économie générale du pays, il ne reste plus qu'à louer la vertu des collectivités et à relever, sans les flatter, leur besogne constructive.

C'est l'heure pour nous de parler clairement, et nous ne manquerons pas de le faire, car il semble que nous vivons au pays des paradoxes, où l'on attribue les succès à ceux auxquels on ne doit que des échecs.

Il fallait cette Révolution, afin de prouver d'une façon nette ce que valent dans l'ordre révolutionnaire et constructif les différentes organisations ouvrières et les partis politiques.

Ce que nous allons relever et affirmer n'est pas campé en l'air; oous sommes disposés à le placer sur le terrain des faits, avec preuves à l'appui, afin que chacun soit mieux renseigné sur ce qui se passe à l'arrière. Tout d'abord, nous devons reconnaître, et l'avons déjà signalé nombre de fois, que, à partir de la Révolution, la capacité de travail de la classe productrice s'est affaissée. Cette épidémie, à quelques rares exceptions près, a sévi dans tous les secteurs et toutes les professions. Les uns ont cru que la Révolution se faisait pour nous mettre à la place des bourgeois; les autres, faute du fouet patronal leur caressant les reins, ne savaient guère travailler.

Cela admis, comme étant commun aux premiers moments de toute Révolution, ajoutons qu'aussi bien à la ville qu'à la campagne les syndicats et les collectivités ont fait ensuite des choses magnifiques.

C'est pourquoi, lorsque *El Socialista* affirme que l'essai collectiviste est malheureux, nous répondons: Effectivement, les amis socialistes ont raison. Grâce à nous, on a coupé court aux accusations pernicieuses contre le travail des collectivités, surtout contre celles de Castille que nous connaissons le mieux. Le « silence prudent » recommandé est tout indiqué. C'était là non seulement un essai malheureux, mais une honte de la Révolution, aux conséquences désastreuses, et il y a certes de quoi trembler à la pensée que la dite besogne correspond à la conception de la vie de ceux qui l'accomplissaient. Nous n'avons rien à dissimuler, pas plus que les collectivités créées dans la campagne castillane par les marxistes, les socialistes, autrement dit par les amis de ceux qui rédigent *El Socialista*.

Au pas où ils vont, ils se trouveront bientôt seuls avec les Conseils d'administration, car personne ne voudra pour quoi que ce soit s'approcher d'eux.

C'est vous qui devez garder un silence prudent. Nous parlerons plus fort chaque jour, car nos collectivités vont devenir un exemple de travail, d'austérité et d'administration, de tout ce qui en définitive nous donnera le triomphe de la guerre et du mouvement révolutionnaire. *(Campo libre!)*

Menaces hors de propos.

Notre armée, orgueil du peuple espagnol, sortie de son sein pour servir d'instrument de libération, ne peut d'aucune manière être comparée, surtout au point de vue moral, aux armées classiques et prétoriennes, autrement dit aux armées qui luttent dans un but de conquête pour étayer des privilèges odieux et, en somme, pour rendre esclave un peuple, soit le sien dont le nom est invoqué par les dirigeants, soit un autre dont le territoire est soumis.

Notre armée populaire, par contre, lutte pour expulser les envahisseurs de notre sol et pour garantir l'établissement d'un régime qui soit en harmonie avec les intérêts et les aspirations de la grande masse qui l'a nourrie et la nourrit encore de ses sacrifices. Elle agit, ensuite, aiguillonnée d'une façon totalement différente. Ses soldats ne se battent pas uniquement parce qu'ils y sont obligés, ni pour l'attrait de promotions ou de récompenses de n'importe quel genre. Ils le font, en premier lieu, pour un impératif de légitime défense, pour empêcher les envahisseurs barbares de massacrer des milliers et milliers d'hommes, femmes et enfants, comme ils l'ont fait dans la zone déjà occupée. Et, en outre, elle se bat pour un haut idéal de liberté et de justice, supérieur aux divergences idéologiques ou politiques qui la divsent.

Les mobiles sont aussi complètement différents, de même que la réaction morale de nos combattants. Peu importe si dans l'ordre technique, dans l'ordre strictement militaire, on emploie les méthodes propres à toutes les armées, afin d'atteindre la plus grande efficacité guerrière. Peu importe s'il est nécessaire d'employer une discipline extérieurement égale à celle de toutes les armées. Nos combattants comprennent et respectent cette nécessité avec le même enthousiasme qu'ils déploient dans la lutte. Cela ne suffit pas à assimiler notre armée de la liberté avec celles au service de la tyrannie et du privilège.

(Douze lignes censurées).

Notre armée, formée sous la contrainte de la lutte, a continué à vaincre à un rythme accéléré tous les défauts et faiblesses de la première heure. On a réalisé de prodigieux changements matériels, psychologiques, avec un sentiment précis de progrès. Grâce à lui, il n'y a pas eu besoin de comminations ni de menaces. L'appel à la réalité et à la conscience des nécessités de la lutte a suffi. Nos soldats, prêts à tous les sacrifices n'ont pas eu de peine à sacrifier des modalités opposées à une meilleure organisation de l'armée. Et nous sommes sûrs qu'ils agiront de même désormais pour tout ce que les circonstances exigent.

(Deux lignes censurées.)

Ce ne sont pas là pour nos combattants les stimulants nécessaires, qui résultent par contre de la compréhension du caractère populaire et révolutionnaire de notre guerre.

Pour renforcer le mouvement antifasciste.

La compréhension très grande de la classe ouvrière indique et définit clairement où va l'Espagne. L'entente entre ouvriers de la C.N.T. et de l'U.G.T. s'élargissant de jour en jour accroît aussi bien la valeur du mouvement antifasciste que la consolidation des conquêtes révolutionnaires.

(Quatre lignes censurées.)

A mesure que le temps s'écoule s'accroît la nécessité d'une étroite collaboration entre tous les éléments antifascistes, si en réalité on veut faire de l'Espagne un miroir vivant de réalisations modernes et sociales, où les autres peuples pourront retrouver le ferment révolutionnaire nécessaire pour se mettre au niveau atteint par l'œuvre des ouvriers espagnols au cours de la présente guerre.

Du champ en passant par les mines et atteignant les fabriques, le cri d'unité vole de bouche en bouche. Ce sont les ouvriers, les éternels parias, ceux qui furent toujours vilipendés par les possédants, qui invoquent le plus l'union antifasciste, afin de pouvoir affranchir nos frères de l'oppression franquiste.

(Trois lignes censurées.)

Si les politiciens de toutes nuances comprenaient que l'avenir de l'Espagne est lié à la constitution économique préconisée par les ouvriers, la tragédie qui ensanglante le pays prendrait fin en un temps relativement court. Toutefois, il semble exister un intérêt marqué à conserver les vieux moules d'une économie rance, laquelle au cours de l'histoire n'a produit que déséquilibres et bouleversements dans les peuples. Si le mal prend racine dans ce système, comme il le prend en réalité, pourquoi ne pas commencer à travailler avec un autre système, une autre méthode, dont l'élasticité permette une adaptation à tout moment et en toutes circonstances de façon à procurer toujours un plus grand bien-être au grand nombre, au rebours de ce qui se passe avec le capitalisme dominant, favorisant le petit nombre au détriment du grand nombre? Ce privilège bâtard prit fin, disparut avec la prise de la direction économique par les syndicats les premiers jours du soulèvement fasciste. Si en ces jours-là les syndicats purent rétablir l'équilibre, à plus forte raison il faut reconnaître aujourd'hui que leur collaboration est indispensable dans l'ordre administratif de l'économie publique. Retarder cette collaboration, c'est augmenter les jours à courir entre la brillante victoire de Teruel et le triomphe final.

Que l'unité soit désirée par tous les ouvriers, on n'en peut douter. Que les sincères antifascistes de tous les secteurs politiques renoncent donc au critère de commandement exclusif dominant chez eux et alors l'union antifasciste tant souhaitée sera le creuset où se fondront les matériaux qui doivent servir à la reconstruction de l'Espagne. *(Boletin de Informacion C.N.T.)*

L'anarchisme en France

Les événements espagnols ont réveillé et donné une certaine importance à l'anarchisme français, néanmoins son activité n'est pas toujours employée exclusivement à la défense de la cause du prolétariat espagnol.

Il y a des raisons sérieuses pour craindre qu'il finira par s'épuiser dans la lutte pour ou contre la C.N.T. et la F.A.I.

La cause du prolétariat espagnol dépasse les limites enfermant ces deux organismes. C'est la lutte de tout un peuple, qui ne veut guère se plier à la dictature militaire et fasciste. Il serait temps de le comprendre. L'U. A. française défend la C.N.T. et la F.A.I. avec des arguments qui ne s'accordent pas toujours avec le bon sens anarchiste. Défendre aveuglément les dits organismes, c'est leur rendre un mauvais service. La critique anarchiste doit toujours s'inspirer du principe de se rendre utile à la cause de l'anarchisme et du prolétariat en armes, et comme telle il ne faut pas la condamner ou repousser, autrement nous n'aurions plus rien à reprocher aux bolchevistes.

Les camarades espagnols n'ont jamais repoussé la critique saine. Personnellement au front et à l'arrière, j'ai participé à plusieurs discussions. Tous exprimaient leur pensée intime sans préoccupations, chacun ayant à assumer des responsabilités à traduire dans les faits. Lorsqu'on ne peut souffrir les discussions ou qu'on s'abaisse à la calomnie, on peut aboutir à tout sauf qu'à l'anarchisme.

La lutte n'exclut pas la discussion. Les caramades discutent même sous le feu de l'ennemi et l'anarchisme ne s'en porte pas plus mal; il y gagne même en vitalité, la discussion étant l'essence même de la pensée.

En France, il y a des camarades qui défendent « le régime établi en Catalogne par nos camarades de la C.N.T. et de la F.A.I. ». J'avoue mon ignorance. Pendant dix-sept mois de participation aux événements espagnols, je n'ai pas connu un tel régime. Il y a dans une pareille affirmation du néo-bolchevisme, mais certainement pas de l'anarchisme.

En outre, on parle trop de « révolution espagnole », ce qui est une source d'équivoques, de dissensions et de polémiques sans fin.

Pourquoi ne pas reconnaître cette simple vérité, à savoir que le 19 juillet fut simplement antifasciste. Beaucoup de discussions inutiles seraient ainsi évitées. Il y a différence entre mouvement antifasciste et mouvement révolutionnaire.

Le premier est dirigé contre la dictature fasciste et ne présuppose pas la disparition de l'Etat; l'autre est dirigé contre la classe capitaliste, contre tous ses organismes, et présuppose la transformation radicale de l'ordre politique et économique existant. L'antifascisme anarchiste ne saurait être identique à celui d'Azana. En théorie les anarchistes espagnols ne le nient point, et il serait absurde de le nier, mais en pratique ils doivent, étant donné les circonstances tragiques du moment, se contredire souvent. La révolution est renvoyée à l'après-guerre. Mais qui peut croire à la révolution d'un peuple épuisé par la guerre?

Le *Libertaire* a la même ligne de conduite que *Solidaridad Obrera* et *Tierra y Libertad*. C'est une erreur qui peut amener les déceptions les plus amères. Au surplus, si la conduite démagogique peut s'excuser en Espagne par les circonstances intérieures tout à fait spéciales, en France et ailleurs elle ne saurait être admise. L'anarchisme en pâtirait.

L'exagération dans un sens comme dans l'autre aboutirait à des divisions inadmissibles à l'heure où la cohésion de toutes les forces anarchistes sur le terrain de la lutte et de la solidarité révolutionnaire est plus que jamais urgente.

En Espagne il n'y a pas eu et il n'y a pas la révolution. Le prolétariat se bat pour échapper à la sanglante dictature fasciste. Reconnaître cette vérité n'est nullement déshonorant.

Aidons donc le prolétariat espagnol à sortir victorieux de sa terrible épreuve. A ce prix seulement « l'Internationale sera le genre humain » dans les faits et non pas seulement dans la chanson.

Pour le reste, il y aura encore du temps...

VIOLA.

N. d. R. Quoique n'étant pas entièrement d'accord avec les idées et les affirmations qu'il contient, nous versons au débat cet article.

Les travailleurs français ripostent

Décidément la classe ouvrière de France vaut beaucoup mieux que ses ennemis l'imaginent. Voici qu'au moment des reconductions des contrats collectifs, les ouvriers reprennent l'efficace arme de la grève pour briser la contre-offensive patronale.

Le fait est que depuis quelques mois les travailleurs rongent leur frein devant leurs exploiteurs qui veulent profiter de la carence du gouvernement de Front populaire.

Dans les milieux dirigeants des Fédérations syndicales, et même de la C.G.T., l'on comprend de plus en plus que l'action syndicale ne doit pas se relâcher.

Ouvertement des militants très en vue protestent contre le grignotage des conquêtes de juin 1936. D'autres déclarent hautement que l'on ne peut plus se gargariser de promesses et se nourrir de slogans, mais que le moment est venu d'opérer les réformes de structure. Et enfin, l'on ne craint point d'accuser le gouvernement actuel de Front populaire d'être un renouvellement des palinodies des Millerand, Laval ou autres.

—o—

Et la classe ouvrière? Elle en a de plus en plus mare de faire les frais des augmentations du coût de la vie qui favorisent les spéculateurs.

Les travailleurs sont particulièrement écœurés de voir l'étouffement de l'affaire des « cagoulards », dont les chefs ont été publiquement dénoncés.

La classe ouvrière n'admet pas que les Schneider, de Wendel et autres pourvoyeurs du fascisme puissent machiner l'étranglement du peuple, alors que les militants antifascistes sont traqués, emprisonnés, expulsés. Aussi la confiance de la classe ouvrière en les politiciens s'émousse-t-elle de jour en jour davantage. Confusément d'abord, plus consciemment ensuite, les travailleurs comprennent qu'ils ne doivent compter que sur eux-mêmes, sur leur action directe pour se défendre du fascisme et briser la contre-offensive du capitalisme.

—o—

La réplique ouvrière, au cours de ces derniers mois, indique le potentiel d'action de la classe laborieuse.

Au fur et à mesure de l'opposition du patronat et même du gouvernement, les ouvriers ont déclenché la réplique de la grève pour défendre leurs droits menacés. Les occupations des lieux du travail ont recommencé avec succès et malgré les pressions du gouvernement. Dans les grands magasins, dans les transports, au métro, les services publics, chez Goodrich, dans l'alimentation, partout les syndicats ont passé à l'action, non seulement pour défendre les conquêtes, mais encore pour ajuster les conditions de travail aux exigences de la vie.

Le gouvernement a usé de la troupe pour suppléer aux ouvriers ayant cessé le travail. Usera-t-il des soldats et des carabines des gardes mobiles contre les travailleurs en lutte pour faire appliquer les lois sociales? L'avenir nous le dira. Mais il est certain qu'en l'état actuel des choses, une maladresse coercitive du gouvernement provoquerait une grosse réaction parmi le peuple de France.

Car déjà depuis trop longtemps la classe ouvrière française refoule son mécontentement. Au surplus, elle se sent mûre pour en finir avec les tergiversations, le manque d'audace et les veuleries du Front populaire, tant en matière sociale intérieure qu'en politique extérieure.

Félix PASCAL.

HAN RYNER

Notre vieux compagnon Han Ryner vient de décéder à Paris. Il avait 77 ans.

Han Ryner (Henri Ner) était un parfait philosophe, qui ne craignait pas de s'affirmer dans tous les meetings lorsque l'on faisait appel à lui pour défendre une belle cause humanitaire. Han Ryner affirmait avec une force particulière les droits de l'individu dans la société. Ce grand vieillard à barbe blanche avait été surnommé le « prince des conteurs ». Ceci en raison de la forme sage et poignante avec laquelle il exposait les problèmes immortels de la valeur humaine.

La conspiration du silence dont fut victime Han Ryner a empêché la diffusion de son œuvre littéraire. Parmi ses livres, signalons: Le Père Diogène, le Sphinx rouge, les Paraboles cyniques, le Cinquième Evangile, la Sagesse qui rit, le Fils du silence, etc. La lecture de ces livres nous soutient dans les heures de lassitude en nous faisant mieux connaître les sentiments qui agitent les hommes.

En ayant une pensée émue pour le vieux philosophe, son exemple nous dicte de suivre ses enseignements, sans jamais rien abdiquer et de lutter pour les droits, la liberté et la tolérance en faveur de tous les individus.

L. T.

SÉBASTIEN FAURE

Notre camarade Sébastien Faure a accompli ses 80 ans le 7 courant. En pleine possession de toutes ses forces intellectuelles et physiques, il poursuit inlassablement sa propagande par la parole et par la plume. Des foules se pressent toujours plus aux séries d'admirables conférences qu'il donne à travers la France. Les camarades suisses qui regrettent amèrement de ne pouvoir plus jouir de son précieux concours lui présentent tous leurs vœux et félicitations, heureux du grand rôle qu'il joue encore dans notre mouvement et de l'exemple émouvant qu'il donne d'une vie entièrement consacrée à la cause de l'émancipation intégrale des déshérités.

Faute de place, nous renvoyons au prochain numéro le compte rendu de la soirée organisée à Paris à cette occasion en l'honneur du vaillant anarchiste et libre-penseur.

Genève — Imprimerie, 24, rue Vieux-Billard.

Sans appuyer...

✶ Le voyage de M. Delbos en Europe centrale a été présenté comme un gros succès pour la diplomatie au service de laquelle il était. Or, à quelques semaines de distance, on s'aperçoit qu'il n'en fut rien, sauf peut-être en Tchécoslovaquie où il ne fit que consacrer une position de fait. Mais en Pologne, Beck ne lui laissa guère d'illusions. En Roumanie, cela ne fut pas long pour indiquer que ce pays se plaçait aux côtés des dictatures et, pour la Yougoslavie, on peut en dire autant: le prince Paul vient de faire part officiellement des vœux qu'il forme pour le triomphe des franquistes. Mais trois pays qui n'en vivent pas moins que grâce au bon argent et à la générosité des démocraties qu'ils abhorrent!

✶ Venu à Genève au cours de la guerre, Henri Guilbeaux s'y fit remarquer par son communisme-bolchevisme intransigeant. Lénine était son dieu. Il ne voyait et ne vivait que par lui. Un coup d'œil sympathique, la plus petite et insignifiante lettre du dictateur le transportait au septième ciel et tout ce qui avait oreilles pour entendre et yeux pour voir en était aussitôt avisé. Et ce qui ne se trouvait pas absolument dans la ligne orthodoxe était l'objet de ses foudres et sarcasmes. Parti pour la « patrie des travailleurs », Guilbeaux en revint fort désillusionné, surtout du fait qu'il n'a pu y jouer le rôle qu'ambitionnait son tempérament autoritaire et prétentieux. Aujourd'hui, il flagorne le fascisme. Sincérité ou tentative de se faire lire? Voici ce que nous prenons dans l'organe socialiste italien *Il Nuovo Avant:*

La presse fasciste s'occupe du livre d'un ex-communiste français, ex-pacifiste intégral, Henri Guilbeaux, lequel, converti au fascisme, a écrit un livre: « Lénine n'était pas communiste », pour chercher à mettre la chemise noire même au chef de la révolution d'Octobre. Le Guilbeaux, dans son délire de renégat, trouve que « ce n'est pas un paradoxe d'écrire que Mussolini, lequel exalte la guerre et tient des propos guerriers, fait pour la paix plus que tous les politiciens, Staline en tête, qui prêchent l'Evangile de la S. d. N. » Et sentencieusement: « Il est faux et malhonnête de proclamer quotidiennement que le fascisme porte la guerre. Non, ce n'est pas le fascisme, mais l'impérialisme qui est générateur de guerre. » Cochonnerie d'un renégat, qui met au service de Mussolini quelque résidu du langage léniniste! Comme si le fascisme n'était pas précisément l'expression politique et l'agent provocateur du néo-impérialisme italien, du pangermanisme et du barbare militarisme japonais.

Au fait, aller du bolchevisme au fascisme, c'est toujours rester dans le même esprit: celui de la dictature. Le changement ne se trouve que dans les mots.

✶ La nécessité de l'indépendance du mouvement syndical de la politique se pose tous les jours. Chaque jour, en effet, on pourrait citer des cas démontrant que celle-ci est l'ennemie de celle-là. Mais, hélas! il faut bien reconnaître que tous les chefs du syndicalisme sont également de grands ou de petits politiciens. On sait de quelle façon les fonctionnaires français des Services publics ont été roulés par leurs propres dirigeants, députés à la Chambre. Ce qui a dessillé les yeux, et voici, entre beaucoup de résolutions, celle votée par la Commission exécutive de la Fédération postale du Nord, où, après s'être élevée contre l'attitude des partis composant la majorité du Front populaire, elle

Condamne impitoyablement la position prise par les miltants responsables du mouvement syndical détenant également un mandat parlementaire, rompant ainsi la solidarité ouvrière qui a toujours animé notre mouvement syndical. Devant une aussi pénible constatation, dénonce l'intolérable équivoque qui vient de se dévoiler et réclame l'indépendance totale du mouvement syndical.

Et l'on termine en demandant aux Fédérations d'inviter les militants incriminés à opter pour l'une ou l'autre de leurs fonctions et en sollicitant de ces Fédérations la modification de leurs statuts afin d'assurer, pour l'avenir, au mouvement syndical la plénitude de son indépendance vis-à-vis des partis politiques. Hélas! il faut toujours une pénible leçon pour faire comprendre une élémentaire vérité.

✶ On parle de la fusion des deux Internationales syndicales. Jouhaux a été à Moscou à ce sujet. Et l'on annonce que le terrain est propice. Mais bien des Fédérations sont rénitentes et à la lueur des faits on se rend compte que la chose n'est pas si aisée à obtenir qu'on veut le croire dans les officines bolchevisantes. La *Révolution prolétarienne* soulève un argument qui, déjà, a été émis de façons concordantes:

Avant d'admettre la C.G.T. russe dans l'Internationale syndicale, ne conviendrait-il pas de se demander si elle est une vraie Centrale syndicale et si les syndicats russes sont de vrais syndicats?... Sur le carnet de chaque syndiqué russe, se trouvent des affirmations qui montrent que les syndicats, là-bas, sont absolument différents des nôtres, qu'ils ne sont pas des organismes de protection ouvrière toujours nécessaires tant que subsistera l'Etat, fût-il communiste, mais au contraire, des instruments de cet Etat qui, pour son compte, disciplinent les ouvriers, leur impose une doctrine politique, les chassent des lieux du travail lorsque les normes de production ne sont pas respectées. Est-ce assez dit pour faire comprendre qu'une Internationale syndicale digne de ce nom ne peut admettre les syndicats russes que sous bénéfice d'inventaire?

C'est la question que l'on se pose dans les organisations qui ne se sont pas déjà prononcées d'une façon négative.

✶ En 1936, les dépenses militaires mondiales ont atteint huit milliards de dollars-or. Avec cette somme, on pourrait en dix ans, assurer un logement sain et confortable à tous les habitants des U.S.A., du Japon et d'Europe, y compris l'U.R.S.S.; doter toutes les communes des mêmes pays d'une école moderne, d'un réseau d'égouts et d'un terrain de jeux; construire, dans toutes les cités de plus de 10,000 habitants, un hôpital, un sana, une maison de retraite et un établissement d'enseignement supérieur; tracer un autostrade de Gibraltar à Vladivostok via Madrid, Paris, Berlin, Varsovie, Moscou, avec embranchements sur l'Italie, la Turquie, la Perse et l'Inde; percer, enfin, un tunnel sous la Manche... Et il en resterait! On prétend que ces données sont basées sur des calculs sérieux; nous ne nous chargerons pas — et pour cause! — de les vérifier, mais ils sont avancés par des personnes tout ce qu'il y a de plus bourgeoises. Et même très exagérés, on peut tout de même concevoir combien est grand et criminel l'appétit des impérialistes et marchands de mort!

✶ L'industrie des armements, dit-on, a cependant un avantage: résorber le chômage. N'insistons pas sur la valeur de l'argument. Et disons plutôt que l'absence d'armements et l'argent ainsi économisé permettraient d'occuper les chômeurs — tous les chômeurs — à des travaux plus intéressants, rapportant peut-être moins aux profiteurs de guerre, mais haussant la civilisation. Bref, voici que le président Roosevelt, à son tour, se lance dans la politique d'armements. Pour l'instant, il ne se propose que de construire des navires de guerre, et donne comme prétexte la situation en Extrême-Orient. Il faut toujours donner quelque raison, même si elle ne vaut rien. Des bateaux de guerre, cela ne se construit ni en quelques semaines, ni en quelques mois; des années sont nécessaires. La vraie raison est que le chômage vient d'augmenter encore aux Etats-Unis. Alors le président Roosevelt fait des armements... pour réduire le chômage!

✶ L'hebdomadaire français, le *Professionnel des postes, télégraphes et téléphones* publie sur le syndicalisme un article qui serait tout à reproduire. Nous en citerons les passages les plus saillants:

Le syndicalisme a été une réaction sur le plan du travail contre l'emprise politicienne, contre la tutelle étatique. L'originalité du syndicalisme, c'est bien une action directe des travailleurs organisés dans la profession, mais en dehors des partis politiques, c'est-à-dire indépendants de leurs idéologies et surtout rétifs à leur tutelle. Le syndicalisme a été l'œuvre de libertaires dégoûtés des politiciens ou d'esprits indépendants soucieux de trouver un terrain plus solide pour organiser les masses en vue d'une opposition constante au capital et à l'Etat de classe, son chargé d'affaires, qui l'était hypocritement, et l'est encore plus hypocritement, même sous le signe du Front populaire. Le syndicalisme sera un mouvement autonome et indépendant ou perdra toute signification et périra. Il ne peut pas s'intégrer à l'Etat sans devenir l'équivalent des corporations fascistes. Il tend vers le fédéralisme économique et international et se dresse contre l'Etat classique, centralisateur, autoritaire, totalitaire. Si nébuleuses soient-elles, des visées comme l'abolition du salariat, l'émancipation totale du prolétariat donnaient au syndicalisme naissant un contenu idéologique très hardi dont on s'est bien éloigné par la suite. Il était en somme une hérésie insolente, une déclaration de guerre totale à la société capitaliste et à l'Etat: de quoi susciter de grands enthousiasmes et de grands sacrifices. On sait ce que tout cela est devenu sous la poussée du nombre, des circonstances, après la faillite de l'internationalisme tué par la guerre. Mais enfin le syndicalisme vaut encore qu'on le défende et qu'on le protège. S'il devient le champ clos des rivalités partisanes; s'il tombe au contraire sous l'influence d'un parti; s'il cesse d'autre part d'être un dynamisme pour ne plus demeurer qu'une vaste administration avec des militants inamovibles n'ayant qu'une mentalité de chefs de bureaux, il est foutu. Car rien ne prouve que le syndicalisme ne fera pas faillite, lui aussi. C'est dans le domaine des possibilités. Après la faillite de la Révolution russe, après la faillite du Front populaire, pourquoi pas celle-là? Tout dépendra de l'intelligence et du courage de la classe ouvrière.

Il est bon d'entendre des voix autorisées rappeler que le but du syndicalisme est l'abolition du salariat et, par là, l'émancipation intégrale du prolétariat. C'est ce qu'on oublie en ces temps où l'on enferme le syndicalisme dans une bureaucratie étouffante, dans les limites du trois centimes de plus à l'heure, de l'ordre dans la profession — autrement dit l'ordre dans l'exploitation — et de son intégration dans la légalité bourgeoise.

✶ Grave affaire à Genève. A propos du centime additionnel voté par le Conseil municipal en faveur de la propagande touristique. Le Parti socialiste avait lancé le referendum. Les autres partis s'effarèrent. La peur du succès du referendum les mit hors d'eux, et pour que les socialistes ne puissent retirer le fruit électoral, ils manœuvrèrent et firent remettre tout en question en faisant refuser le budget de la ville par le Conseil d'Etat. Donc, le referendum devient inutile, pour le moment du moins. La foire n'aura pas lieu et nous ne verrons pas ces prochains jours les acteurs se faire applaudir comme les défenseurs de celui que tous les partis au pouvoir — socialiste y compris — ont pour habitude de pressurer jusqu'à l'écorce: le contribuable.

✶ De doctes économistes veulent bien nous annoncer une nouvelle crise mondiale. Il faut croire que pour eux, la vieille crise était terminée. Hélas! les millions de chômeurs n'avaient guère l'air de s'en douter. Dans tous les pays, le chômage s'est maintenu à un pourcentage effarant. En Angleterre, on constatait en novembre 108,954 chômeurs de plus que le mois précédent. Dans le Nord et le Pas-de-Calais, il y a dans le textile 15,420 ouvriers et 11,042 dans la métallurgie qui cherchent du travail, et il n'y a aucune offre. Ce sont là des chiffres fournis par des journaux économistes bourgeois, et comme ils sont particuliers à chaque pays et à chaque grande industrie, on aurait, n'est-ce pas? mauvaise grâce à trouver que tout ne tourne pas rond dans notre belle société capitaliste. ARGUS.

Toujours la main tendue

Autrefois les socialistes entre eux et contre leurs adversaires n'avaient qu'à citer un verset de Marx et Engels pour que la cause soit entendue. Aujourd'hui les communistes y ont ajouté Lénine. Du moment que ce dernier a affirmé une chose, il ne reste plus qu'à s'incliner.

C'est ainsi qu'à propos de la nécessité de tendre la main aux catholiques, nécessité dont les bolchevistes ne se sont presque jamais occupé jusqu'à ces derniers temps, on nous sert ce texte de Lénine:

Un marxiste est tenu de mettre au premier plan le succès de la grève, de réagir résolument contre la division des ouvriers en athées et chrétiens, de combattre fermement cette division. En de telles circonstances la propagande athée peut se révéler superflue et nuisible, non pas au point de vue sentimental, par crainte d'indisposer les couches retardataires, de perdre un mandat électoral, etc., mais au point de vue du progrès réel de la lutte de classes, laquelle, dans les conditions de la société capitaliste moderne, amènera les ouvriers chrétiens à la social-démocratie et à l'athéisme cent fois mieux qu'un sermon athée. L'anarchiste qui prêcherait la guerre à Dieu à tout prix, en réalité aiderait au prêtre et à la bourgeoisie...

Voilà les anarchistes dûment servis une fois de plus. Seulement c'est parler pour ne rien dire et en dehors de cette réalité que l'on prétend vouloir considérer avant tout.

Rappelons d'abord que le Parti socialiste italien s'est surtout acharné avant l'avènement du fascisme contre le Pipi (Parti Populaire, composé des catholiques). Dangereux sur le terrain politique, il ne l'est pas moins sur le terrain économique. Les cléricaux ont surtout fondé ces syndicats jaunes, le plus souvent traîtres à la classe ouvrière, fournisseurs de kroumirs. Le pape, leur chef suprême, a condamné hautement la lutte de classes. Il est rarement arrivé que les ouvriers chrétiens acceptent de pousser un mouvement à fond; même lorsqu'ils y participent, c'est presque toujours pour freiner. Un demi-siècle de syndicalisme me permet d'affirmer que je n'ai jamais connu de cas où au moment d'une grève, quelqu'un ait songé à faire aux grévistes de la propagande athée. Il est simplement arrivé que les chrétiens se plaisant le plus souvent à saboter l'œuvre du syndicat rouge, on a traité les traîtres de traîtres, et rien de plus. Toute la presse syndicale pourrait en témoigner.

Inventer des situations et des faits qui ne se sont jamais produits, à notre connaissance, pour taire ceux qui se passent jour après jour sous nos yeux, est une étrange façon d'argumenter. D'ailleurs, dans toute la propagande pour la main tendue aux catholiques, il n'est guère question de grève et de lutte de classes. Les staliniens se gardent bien d'en parler.

Posons une dernière question: la religion est-elle ou n'est-elle pas l'opium du peuple? Si elle l'est, selon les textes sacrés de Carl Marx lui-même, faut-il combattre ou non les endormeurs de l'Eglise? Voilà à quoi il faut répondre d'une façon précise, sans se perdre dans des digressions et des suppositions vaines. « Le développement de la lutte de classes des masses exploitées contre les exploiteurs » conduit nécessairement à attaquer la religion, n'en déplaise à tous les ridicules sophistes du « nouveau tournant ».

Genève

Henri Tronchet est libéré.

Notre jeune camarade a été libéré ces temps derniers. Il a accompli intégralement ses deux ans de prison au Bochuz, en gardant un excellent moral.

Henri Tronchet remercie tous les compagnons qui se sont occupés de lui pendant sa détention. Il a repris sa place parmi nous et il est plus que jamais décidé à mener la lutte contre le capitalisme et pour la liberté.

LA MUSE SYNDICALISTE

organise pour dimanche 16 janvier, à 14 h. 30, une grande matinée artistique, qui se tiendra dans la grande salle du Cercle syndicaliste, rue des Alpes, 12.

C'est une excellente initiative que d'occuper les loisirs par des spectacles artistiques et d'éducation sociale. D'excellents artistes de métier donneront le meilleur d'eux-mêmes. Prix des places 60 centimes.

Cercle d'Etude coopérative et Groupe d'Etude syndicaliste.

Dans les milieux anticapitalistes on se rend parfaitement compte de la nécessité de reprendre l'examen des doctrines afin de résister aux pressions fascistes.

Car le fascisme s'efforce surtout de maintenir le système des privilèges. Et si il faut résister au fascisme, en défendant les libertés envers et contre tout, il est non moins nécessaire de transformer la structure sociale. Félicitons donc les initiateurs de ces groupes d'étude. Nous recommandons vivement à nos camarades de participer à ces cours afin de développer leur bagage d'arguments en faveur d'un régime social à base collective.

BIBLIOGRAPHIE

(Un numéro spécial du *Crapouillot*. Dans toutes les librairies, au prix de fr. 2.15.

Malgré les imperfections de l'ouvrage, nous félicitons Jean Galtier-Boissière d'avoir réservé une publication à « L'anarchie ». Depuis si longtemps nous sommes habitués à voir publier des insanités sur notre mouvement, que nous nous contentons d'un geste sympathique, d'où il ressort une tentative de faire vrai.

Que le *Crapouillot* ait pu mieux choisir ses collaborateurs, cela est certain. Mais pour faire une œuvre mieux caractérisée, il y avait des dificultés évidemment considérables. Nous ne perdons pas de vue qu'il s'agissait d'une œuvre destinée au grand public et ne devant pas être étouffée.

« L'anarchie » n'est pas un livre anarchiste. Néanmoins nous en conseillons vivement la lecture à nos camarades.

Etre anarchiste veut dire tout d'abord tolérant, compréhensif et capable d'analyse. Dès lors, il est certain que nombre de jeunes militants trouveront dans « L'anarchie » une foule de renseignements qui ne sont condensés nulle part ailleurs.

Nul doute que la part faite aux réserves incitera nos camarades à mieux scruter certains problèmes, à rechercher les détails de certains faits. Pour le public, nous ne pensons pas que le numéro spécial du *Crapouillot* puisse nous porter préjudice, bien au contraire. L. T.

P.-S. — Le numéro spécial du *Crapouillot* remet en question la nécessité de la publication d'une histoire du mouvement anarchiste, dont une organisation libertaire aurait la responsabilité. Qui s'attellera à cette œuvre? A quand le 5me volume de l'Encyclopédie anarchiste?

Otez l'armée et vous ôtez la guerre.

Victor Hugo.

Les camarades doivent fréquenter les réunions de leurs Groupes.

Abonnez-vous au „Réveil anarchiste"